

Sophie CALLE

Le Monde,

Sophie Calle : "Ma mémoire, ce sont les photos"

August 2021

Rencontre Sophie Calle : « Ma mémoire, ce sont les



Le 30 juin, à l'Espiguette, en Camargue. OLIVIER METZGER/MODDS POUR « LE MONDE »

COMME CHAQUE fin de semaine, pendant l'été, *Le Monde* emmène une ou un artiste à la plage. Aujourd'hui, l'artiste conceptuelle et photographe Sophie Calle revient sur la plage de l'Espiguette, en Camargue, près de la maison de son adolescence.

C'est son jardin presque secret, à l'ombre tutélaire de ses parents pas ordinaires. Son père, collectionneur renommé, si attaché à la Camargue où il a pris souche, et sa mère aventurière qui dansait sur les tables chez Castel.

PAGE 18

CULTURE

« Ma mémoire, ce sont les photos »

UN CHÂTEAU DE SABLE AVEC... 4|6

Chaque fin de semaine de l'été, « Le Monde » emmène un ou une artiste à la plage. Aujourd'hui, l'artiste conceptuelle et photographe Sophie Calle, à l'Espiguette, en Camargue, près de la maison de son adolescence

RENCONTRE

LE GRAU-DU-ROI (GARD) -
envoyé spécial

Une fois, une seule, elle avait 12 ans, à Valmondois, dans le Val-d'Oise, chez sa copine d'enfance Amélie, Sophie Calle a perdu le contrôle. Coma éthylique. Elle ne se souvient de rien. De s'être déshabillée devant les garçons ? D'avoir sauté dans la piscine ? Cela s'est peut-être arrêté là ? Simplement, le lendemain matin, plus personne ne lui parlait... Plus jamais cela ne lui arrivera. « Si je vois que je vais perdre le contrôle, je disparaïs. » Au vu de son œuvre, on pourrait la croire sans foi ni loi, exhibitionniste ou voyeuse, bordélique et velléitaire, se foutant du regard de

l'autre comme de sa première chemise de nuit (qui filme la mort de sa mère, suit un inconnu dans la rue, se fait suivre par un détective, expose sa vie amoureuse et parfois son corps ?). On se tromperait.

Sur la plage, sous un soleil d'or, au milieu d'un cadre dessiné dans le sable – comme une nécessité –, elle a positionné une feuille de papier sur laquelle elle a inscrit proprement : « Plage interdite aux enfants. » « Le château de sable n'a jamais fait partie de mes jeux. Je ne saurais même pas par où commencer. Par contre j'aime bien écrire. » Elle a un doute. « Peut-être je devrais mettre : "Danger, enfants", non ? » Son père était cancérologue et surtout grand collectionneur d'art, sa mère menait une vie débridée et rentrait aux aurores. L'eau et le feu. Ils se sont séparés lorsqu'elle avait 3 ans. Elle a un frère, Antoine, dont elle ne parle pratiquement jamais, professe un profond ennui pour les enfants qu'elle n'a jamais eus, et mène avec le sérieux de son paternel protestant la vie rêvée de sa mère nyctalope.

Le Grau-du-Roi, à l'extrémité ouest de la Camargue. Plage de l'Espiguette. Entrée n° 77. Rivage à l'infini d'un sable microscopique qui s'insinue partout et fabrique sous les assauts du vent de petites dunes mouvantes. « C'est la plage de l'enfance. J'ai peu de mémoire, ce sont les photos, ma mémoire, crie-t-elle pour qu'on l'entende. Or, comme mes grands-parents qui habitaient à Nice, sur le front de mer, me bombardaient, j'ai plein de souvenirs visuels de là-bas. Pas d'ici. Ici, je sais qu'on venait tout le temps, mais je ne me vois pas. En revanche, j'ai une

photo du phare, alors ce n'est pas moi que je vois, c'est le phare. » Elle est venue avec le cliché que son père avait acheté autrefois chez Roger-Viollet et punaisé au mur. « Cette photo m'a accompagnée toute ma vie. »

Son jardin presque secret

Sophie Calle a deux maisons. La première à Malakoff, dans la banlieue de Paris, où elle habite dans une ancienne usine, aux côtés d'autres artistes. Et puis ici, au Cailar, en Camargue, où son père a pris souche quand il a quitté « la montagne » (c'est-à-dire Aigues-Vives, de l'autre côté de la nationale où son père à lui était négociant en vin), pour « la plaine ». Ici, les héros, à qui on consacre des tombeaux et des légendes, s'appellent Sanglié, Baraier, Ourias ou Ventadour : des taureaux. De ceux qu'on « rasète » – ainsi qu'on dit ici – pour la course à la cocarde. La « fé di biou », la passion du taureau, explique-t-elle avec fierté.

Le Cailar, c'est le pays de l'adolescence. Son jardin presque secret. « Les deux choses que je n'ai jamais évoquées dans mon travail, ce sont mes années de militantisme [sa période Mao, le Secours rouge, la Gauche prolétarienne, un camp d'entraînement palestinien au Liban] et la tauromachie. J'ai toujours pensé que je ne saurais pas en parler de la manière qu'elles méritent, être à la hauteur de ce que j'ai éprouvé. »

Le Cailar aujourd'hui vote Rassemblement national. Ça la rend malade. Au point d'en parler dans ses *Histoires vraies* (et leur huitième réédition augmentée de nouveaux textes, parue en juin chez Actes Sud). Sous le titre Cau-

chemar, elle écrit : « J'aime mon filleul, dans mon testament, je l'ai désigné comme bénéficiaire de ma maison dans notre village du sud de la France. Je déteste le FN. Mon filleul a déjà voté FN. J'ai fait un cauchemar. Dans son testament, mon héritier légua la maison au parti d'extrême droite et, en hommage à l'ancien propriétaire, les convocations de son antenne locale indiquaient comme lieu de réunion : "Chez Sophie Calle". J'ai déshérité mon filleul. » L'histoire est vraie, comme il se doit, comme toujours chez l'artiste. Pour faire bonne mesure, parce qu'elle adore son filleul, elle lui a dédié son livre.

Sa maison est une ancienne chapelle protestante du XIX^e siècle transformée en une immense cuisine-salon-salle à vivre. Sur le mur de droite : un accrochage anarchique où Raymond Depardon et Bruce Nauman croisent un pop art chiné ici et là. Sur le mur d'en face : rien. Deux meurtrières haut placées pour laisser passer la lumière. A droite, c'est son mur à elle. A gauche, c'est celui de son compagnon architecte (« Ne dites pas son nom. Il m'a fait jurer de ne jamais parler de lui. Sinon, il me quitte. Il m'a fait la même menace si je construisais une piscine. J'ai demandé : "Un lavoir ?" Ça, c'est passé. »)

Allongés au bord de l'eau, on surveille de loin ce qu'il advient du message qu'elle a laissé là-bas près des dunes. Quand on repassera, il aura disparu, mais on n'a rien vu : quelqu'un ou bien le vent s'en sera-t-il emparé ? « Pour moi, ici, c'est une plage d'hiver, de promenade. Nostalgique, douce, une plage pour les sans famille. Le plaisir, c'est le chemin, traverser

des marais, croiser des colonies de flamants roses et des troupeaux de taureaux... L'été, c'est plus compliqué. Les plages accessibles ressemblent à des parkings, avec le même fond musical et en plus des cris d'enfants qui couvrent le bruit de

la mer. Et si on veut éviter ça, il faut toréer, finasser... accéder au rivage en traversant des propriétés privées, marcher sous le cagnard... Cela demande trop d'efforts. »

« On ment toujours un peu... »

Le vent a emporté un parasol vert qui traverse sans fin l'immensité de la plage en tourneboulant. L'image l'intrigue. Elle la capture avec son smartphone. Histoire vraie. Ce vrai qui ne cesse de faire œuvre. Rencontrer Sophie Calle, c'est prendre le risque de finir dans l'histoire. « D'une certaine façon, on est toujours un peu mythomane. Ma vie, c'est comme tout le monde : faire le ménage, les courses. Il t'arrive 364 jours chiants et tu ne racontes qu'une journée. Si on ne raconte pas l'avant et l'après, on ment toujours un peu... »

Bains de mer. Maillot une pièce. Noir. Sobre. L'impudique est pudique. Le jeu, le happening, le geste artistique, permettant, comme les masques du carnaval, d'échapper à la rigueur protestante. « Toute ma vie, je me suis mise seins nus sur les plages, raconte-t-elle. Jeune, je n'en avais pas beaucoup – ma mère appelait mes soutiens-gorge, des "soutiens-rien" –, mais ils ont poussé miraculeusement à la trentaine. Et puis quand, il y a trois-quatre ans, ma poitrine a perdu de sa superbe, j'ai décidé d'organiser ici, pour l'anniversaire d'un copain, la dernière sortie publique de mes seins. Je suis

rentrée dans l'eau seins nus, et je suis ressortie en maillot. » Le lendemain de cette « dernière sortie », par une heureuse coïncidence, le *Midi libre*, raconte-t-elle, titrait en « une » : « La mode des seins nus, c'est fini ! » Elle éclate de rire. « Je suis moins drôle que ma mère et moins sérieuse que mon père. » Mais pourquoi ne pas le dire en positif : je suis plus drôle que mon père et plus sérieuse que ma mère ? « Ah oui, c'est vrai, je ne l'ai jamais posé comme ça. »

L'ombre tutélaire toujours de

ces parents pas ordinaires : la mère aventurière qui montait sur les tables chez Castel, et l'emmenait se baigner dans les Hamptons, les rivages ultrachics de Long Island, où celle-ci avait toujours un ami pour l'inviter. Et ce père, collectionneur renommé, solidement attaché à sa Camargue, qui restait toujours en peignoir sur la plage. Lorsqu'il est mort, en 2015, quelques années après sa mère, elle a pensé tout arrêter. Elle n'avait plus d'idées, plus le cœur à ça, et puis on lui a proposé une nouvelle exposition,

c'est-à-dire un nouveau jeu, c'est-à-dire un futur. Depuis, elle a fait un zona, un infarctus, une phlébite, s'est fracturé la cheville, mais aussi mille projets. A 67 ans, elle prépare encore une création au Musée d'Orsay pour 2022 et « un truc énorme (mais on ne peut pas encore en parler) » à Paris, dans deux ans.

Pour l'exposition qui était prévue cette année, à Tokyo, au Musée Mitsubishi Ichigokan, et qui a été repoussée en raison de la pandémie, elle a écrit un « mot d'excuse » : « Je m'appelle Sophie Calle et je suis encore en vie », y lit-on. Une vivante parmi « les morts qui seuls jusque-là avaient eu le privilège d'occuper les salles de ce musée. Seulement, depuis cette invitation, je redoutais de céder avant terme (...). Le musée a choisi une nouvelle date. Je vais donc devoir tenir jusqu'en 2024. Cette épée au-dessus de ma tête aura tout le loisir de me tourmenter, ou bien elle m'imposera de vivre pour honorer le contrat. »

L'humour qui sauve de la mort qui rôde. L'absence comme leitmotiv. Les amis, les amants qui la quittent. Toute son œuvre naviguant entre la sublimation du deuil et la question de la trace. « Dit comme ça, on dirait que l'enfant silencieuse et solitaire que j'étais a fait de l'art pour échapper à la douleur... Ce n'est pas vrai. J'ai fait de l'art pour séduire mon père.

Et si j'ai commencé en photographiant des cimetières, c'est qu'ils sont poétiques et délaissés... Comme la mer.» ■

LAURENT CARPENTIER

*Prochain article Lilly Wood
and The Prick*

**A 67 ans,
Sophie Calle
prépare encore
une création
au Musée d'Orsay
pour 2022**

**« Les deux choses
que je n'ai jamais
évoquées dans
mon travail,
ce sont
mes années de
militantisme et
la tauromachie »**

SOPHIE CALLE
artiste



**Sophie Calle,
le 30 juin, à
l'Espiguette,
en Camargue,
avec, dans les
mains, une
vieille photo.**

OLIVIER METZGER/
MODDS POUR
« LE MONDE »